

Laurence LABBE

Les allées du pardon

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-7733-7

© Laurence LABBE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

REMERCIEMENTS

Ce livre, avant d'arriver entre vos mains, a suivi un long chemin. Parti de quelques phrases, quelques pensées jetées ici ou là, il est devenu le porte-parole d'un personnage étonnamment hors du temps et pourtant furieusement à sa place dans le monde où il semble s'être échoué par erreur. Mais ne vous y fiez pas, car chaque élément y trouve bien son utilité.

Il faut remercier Dominique Lebel, écrivaine de talent, qui a repêché le manuscrit alors qu'il dormait dans un placard, n'osant pointer son nez. Elle a su le redresser, lui redonner confiance et ancrage et quelques lettres de noblesse. Il faut remercier tous ceux qui ont découvert son cheminement, sous la forme d'une première version pas encore mature et qui se sont intéressés à ces personnages et à cette histoire. Il faut remercier à titre posthume le grand John Kennedy Toole qui a inspiré l'auteur des allées du pardon avec son inégalable Ignatius J. Reilly et lui rendre l'hommage qui est dû à son génie.

Il faut vous remercier, vous, lecteur, de suivre ce chemin jusqu'au bout et tenir par la main les personnages écorchés pour qu'ils ne tombent dans l'abîme. Vous verrez qu'ils sauront vous le rendre au centuple. Nous allons vous laisser ensemble sans tarder.

PARTIE 1 – EXTRASYSTOLES DU VIDE

J'avais décidé de m'éloigner quelques jours...

Un travail exigeant, trois enfants presque adultes à la recherche de leur autonomie ; des parents en train de perdre la leur : rien de tout cela ne me laissait une minute pour souffler. À quand remontait ma dernière sensation de liberté ? Vingt ans. Vingt ans que je ne savais plus ce que c'était que respirer.

Je n'étais pas un cas isolé.

Nous, issus de la génération «baby-boom», nés après-guerre de rescapés, étions devenus à notre tour «sacrifiés» : esclaves de ce rythme infernal qui ne s'arrêtait jamais. Comme un tourbillon incessant, nous devions travailler toujours plus, consommer sans relâche et voir s'accumuler les dettes pour acquérir au prix de notre temps et de nos forces, ce qu'on nous vendait comme indispensable. Aucune issue plus favorable ne se profilait pour nos descendances.

Au bord du burn-out, je décidai de poser deux jours de congé et de partir seul. Comme cela, à l'aventure. Sans objectif, sans projet. Et sans prévenir.

Ainsi, je roulai vers la mer, longeai le littoral, bercé par le ronronnement du moteur que rythmait le ressac au loin. Au bout de quelques heures, je m'arrêtai dans ce petit village de Normandie. Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?

Certains invoqueraient le destin. Je ne suis pas de ceux-là. Pour moi, nous sommes guidés par notre instinct. Cette voix intérieure qui nous permet d'anticiper, et nous pousse sur des chemins inconnus.

J'entrai dans le premier hôtel et demandai une chambre. C'était finalement si simple de s'envoler tel l'oiseau pour aller se poser ailleurs.

Après avoir jeté mon sac au pied du lit, je remarquai une niche où quelques livres se lovaient afin d'offrir une petite touche de chez soi, à défaut de distraire le voyageur.

Aucun titre ne me semblait assez accrocheur pour me donner envie de confier à l'un de ces ouvrages la lourde tâche de soigner mon spleen. Pour me remettre à la lecture, une ancienne passion que j'avais lâchée en endossant la responsabilité de père de famille, il m'aurait fallu un écrit qui sorte vraiment de l'ordinaire.

Je caressai du bout des doigts les tranches irrégulières. Le contact du grain et l'odeur du papier me rappelèrent que, dans ma jeunesse, j'avais espéré me lancer dans l'édition. Hélas, j'avais fini par reconnaître que je n'avais ni le temps ni la motivation pour découvrir des milliers d'auteurs en quête de reconnaissance, et dont la plupart des chefs-d'œuvre ne retenaient pas mon attention au-delà du premier chapitre.

C'est alors que mon index amena vers moi machinalement ce qui se révéla être un grand cahier d'écolier, perdu au milieu de ces outsiders de l'édition. Je l'ouvris et feuilletai ses pages ainsi offertes à ma curiosité. Chacune d'elles avait été noircie d'une écriture serrée et frénétique, qui ne laissait aucune marge.

Il se dégageait une telle fièvre de cet écrit que je ressentis un courant électrique qui parcourait mes doigts retenant le manuscrit.

Intrigué, je m'assis et commençai à lire...

* * *

EXTRASYSTOLES

Le plancher se dérobe. Il me fuit. Comme si cela pouvait nous amener quelque part ! Contre l'humanité, que reste-t-il à sauver ?

Ça n'a aucun sens, me direz-vous.

Je suis d'accord. J'aime ce premier échange. Vous me donnez envie de continuer...

En même temps, croyez-moi, s'il fallait trouver une raison à tout...

Une déchirure abyssale. Absorbé. Impression de chuter, encore, et encore.

L'estomac au bord des lèvres, autour de mon corps mou, sans énergie flotte une odeur acide.

Dansent les murs, tourne et tourne le plafond comme un manège démoniaque, dans le ballet des sirènes.

La voir dans une mare de sang. C'est ma mère, c'est ma douleur et sa sève. Mon cœur me poignarde, le sien ne bat plus.

Je tombe sur le rude plancher, carmin de la réalité.

Ténèbres insondables, vertige, chute. Coups de glaive dans la cage thoracique.

La ronde des lueurs : bleu, rouge, bleu, rouge.

Relents acerbés, je ne peux plus respirer.

Le vacarme des sirènes me perfore le crâne, mon cerveau tente lui aussi de s'échapper.

Décidément en ce jour tout et tous m'abandonnent, comme si ce n'était pas joué d'avance.

Mais à chaque fois ces coups de dague me laissent retomber près de sa carcasse, de ses mains qui plus jamais ne me battront, de ses yeux vides qui plus jamais ne m'effraieront, de sa bouche qui plus jamais ne me torturera.

– Tout est presque normal. Pouls irrégulier, quelques extrasystoles, tension à 8. Il semble conscient. On en fait quoi ?

– Je suis innocent, m'entends-je balbutier.

* * *

Voilà ce qu'il me fallait !, pensai-je. Écriture imagée. Du vocabulaire. Du style, bien qu'à parfaire, par exemple l'emploi du temps présent, je ne suis pas sûr que ce soit un bon choix. Mais pour un journal, donc un premier jet, ce n'est pas mal amené. J'aimerais être capable d'en faire autant. Certes ce n'est pas rigolo, rigolo. Mais l'évocation du malheur des autres peut permettre de prendre du recul par rapport à nos tracas.

Cette narration sent le vécu, mais j'espère qu'elle recèle une bonne part de fiction. Cela commence tout de même par un personnage qui s'évanouit à côté du cadavre de sa mère. Peu banal, comme entrée en matière ! Il est question de poignard, de mare de sang... Heureusement que le narrateur précise qu'il est innocent ! Pourquoi ce besoin ? Aurait-on pu soupçonner un matricide ? Et d'ailleurs, comment pourrait-on avoir l'idée d'assassiner sa mère ?

Quoi qu'il en soit, la violence de l'introduction plonge le lecteur dans une angoisse peu commune.

Continuons !, m'exclamai-je, enthousiaste.

Je pensais fuir la pire des situations, songer qu'il en était de bien moins enviables me rassurait presque.

Je me calai confortablement sur le lit et me laissai aller à la découverte de cet univers étrange et torturé dans lequel je venais de glisser.

* * *

LES MURS BLANCS¹

Je suis un génie.

Je vous entends. Pourquoi cet étrange préambule ? me demandez-vous.

C'est ainsi et je préfère être clair dès le départ : je suis un génie. Mais pas un meurtrier ! Je souffre d'hypersensibilité, est-ce le prix à payer pour cette intelligence démesurée qui me caractérise ? Vous comprendrez que je supporte très mal la moindre remise en cause de ma supériorité.

Comme Jésus portait sa croix, Beethoven sa surdité, Einstein sa foi en l'humanité, je transporte mon intellection et je l'assume.

Je sais qu'un jour au grand jour éclatera la vérité à mon sujet, et peut-être aurez-vous la chance de figurer parmi les élus.

Mais pour l'instant, je trace ma route, pour mener à bien la mission qui m'est dévolue : purifier le monde.

Pourtant, rien dans mon apparence ne dévoile ce que je viens de vous avouer. Déjà à la base je n'ai pas un physique facile. En outre, les circonstances font que ces derniers temps, je n'ai guère le loisir de soigner ma façade. Ni les moyens. Mais ça ne va pas durer. C'est inscrit dans le marbre : je dois réussir. Je le sens, je le sais. Même si jusqu'à présent j'ai toujours été isolé. À cause de mon génie, bien sûr. Et puis, je n'étais pas libre de mes mouvements ni de mes choix, enchaîné par un cordon ombilical outrageusement résistant.

Mais les temps changent, croyez-moi...

Pour preuve l'empressement que me voue le personnel dans cet endroit où je me trouve depuis l'évènement –le premier d'une longue liste sans doute. Lorsque j'ai perdu connaissance, on m'a transporté dans cet hospice.

Et à mon réveil, on a commencé à me traiter enfin comme il se doit.

1 : les murs blancs : un roman de Dominique Lebel

Pensez donc, des repas à heure fixe, apportés sur un plateau.

On m'examine sous toutes les coutures, médecins et infirmiers se succèdent à mon chevet.

Et quand on estime m'avoir assez sondé médicalement, la police prend le relais.

Mais eux perdent leur temps. Je suis innocent, croyez-moi. Personne ne prouvera le contraire.

Pas plus qu'on ne démontrera que je suis un génie, me direz-vous, un génie supérieur à tous, l'élite investi de LA mission.

Mais oui vous avez raison ! Car il n'y a rien à justifier : c'est ainsi. C'est comme le monde est monde, et l'infini est l'infini.

Je vous entends m'interroger : comment l'ai-je su, ai-je reçu des indices ? Eh bien non, je n'ai jamais eu besoin de preuve ! Des présages s'offrent à moi chaque jour, que vous voulez-vous de plus ? Les forces obscures me guident.

Ma mère n'y est pour rien. Je me demande comment elle a pu me fabriquer... Surtout qu'elle, c'était plutôt le génie du mal !

Aussi bien le corps médical que la police m'ont confirmé qu'elle était morte. Tant mieux ! Je vous devine étonné de ma réaction, comme eux tous. Mais croyez-moi, vous ne la connaissiez pas : j'espère qu'elle est en train de payer pour toute la souffrance qu'elle a répandue autour d'elle, de régler pour les traitements qu'elle m'a infligés depuis ma naissance. Ou le manque de traitement.

Du moins, cela dépendait des jours, de son humeur et de différentes variables que l'on prendrait trop de temps à énumérer. Vieille carcasse que j'avais juré de saigner, elle est enfin morte ! Mais ce n'est pas moi qui m'en suis chargé. Donc, qui ? La liste des coupables et mobiles potentiels serait trop longue à établir, d'après moi : voisins, commerçants, passants, animaux, humains ? Tous connaissaient sa misanthropie violente et personne ne souhaitait la croiser.

Quelqu'un a eu la générosité de mettre fin à tout cela.

Il y en a toujours pour énoncer tout bas ce que les autres pensent tout haut.

Et il y en a qui ont le courage d'exécuter ce que les autres nourrissent en rêve.

Alors, qui ? L'avenir nous le dira.

Vous alléguiez, comme l'inspecteur, que j'étais seul sur le lieu du crime et que je suis donc le coupable idéal. Forcément, je logeais chez cette furie. Par la force de la malchance et du hasard, j'étais son fils et jusqu'à preuve du contraire, un enfant appartient à sa génitrice. Une loi érigée depuis la nuit des temps instaure, en contrepartie des douleurs de l'enfantement, une propriété inaliénable sur le fruit sanglant des entrailles.

Moi, on ne m'a pas consulté, dommage. J'aurais choisi une autre famille : normale, modeste, avec du cœur, de l'amour, des animaux pourquoi pas, des jeux et des rires. Et puis parfois des larmes, mais qui n'auraient pas duré. Des larmes de crocodile ou de bonheur. Et jamais de coups, à part ceux du pendant de l'horloge qui égrène les secondes dans l'indifférence générale. Mais chacun ferait le même choix, c'est idiot, il n'y en a pas assez pour tous, des parents aimants.

Je pense que les enquêteurs ne sont pas assez stupides pour conclure que le meurtrier eut pu rester près du cadavre... Je l'ai trouvé par hasard, parce que cela faisait longtemps que je n'entendais plus rien, de ma chambre où j'étais confiné depuis des mois. D'habitude je percevais toujours des grognements, cette odeur de renfermé qui la suivait partout, ou cette toux si exaspérante qui la prenait souvent. Mais elle n'en crevait pas non plus.

Tant de silence dans le silence de la nuit, c'était louche. Un peu comme quand vous êtes habitué aux grondements de la ville et qu'une fois arrivé en forêt, vous vous étonnez de découvrir le vrai repos ; celui qu'aucun son, ni bruissement, ni respiration ne peuple.

Alors j'ai pris le risque de me faufiler dans le salon pour la première fois, car il m'était interdit d'y entrer, et c'est ainsi que s'est

révélée la décoration abominable du lieu, sans parler du cadavre qui, gisant au milieu dans une mare de sang, bousillait définitivement tout espoir de conférer à cette pièce une once d'esthétisme.

Avant de m'évanouir, terrassé par les coups de dague des extrasystoles, je suppose que j'ai crié. Pourtant, les voisins ne s'étaient jamais préoccupés de ce qu'il pouvait se passer entre nos quatre murs. Inconditionnels du «pour vivre heureux, vivons cachés», ils ont sans doute pensé, comme d'habitude, que l'on pourrait avoir au moins la décence de faire moins de bruit en s'étripant, mais pour une fois, ils ont prévenu la police. Qui a trouvé la porte de l'appartement ouverte, sans trace d'effraction.

Je n'en sais pas plus.

Je suis un génie, un génie pur et innocent. L'un n'empêche pas l'autre.

Il est donc impossible que j'aie pu être stupide au point d'assassiner ma mère alors que je vivais sous son propre toit. Vous me suivez, n'est-ce pas ?

Mais...

Au secours ! Ça recommence.

Lorsque le cœur s'arrête, les coups de poignard dans la poitrine me coupent le souffle jusqu'à l'étourdissement.

Relents âcres, œsophage crispé, trop peu d'oxygène se faufile jusqu'à mes poumons, trou noir.

Enfin, un battement de cœur ! Violent, puissant, comme si un éléphant me transperçait de sa défense en même temps qu'il m'écrasait le thorax de tout son poids.

Lâchez-moi !

Achevez-moi.

Non, laissez-moi, respirer. Je dois remplir ma mission.

Je me surpris à rire tout seul. Ah oui, décidément, mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Je ne savais pas ce que j'allais trouver en choisissant cet endroit perdu et ce petit hôtel à la nuit tombée, mais le hasard avait mis sur mon chemin le journal complètement délirant de ce garçon et je m'esclaffai, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps.

Halala ! Je songeai que je m'étais enfermé dans une existence étriquée dont le quotidien fabriquait ses problèmes qui semblaient insolubles, alors qu'ailleurs des êtres humains vivaient d'autres vies, ô combien différentes. J'allais sûrement dénicher là de quoi relativiser l'importance de mes soucis.

Je secouai la tête en feuilletant ce qu'il me restait à lire de ce journal : je n'en étais qu'au début ! Est-ce que cela continuait ainsi longtemps ? Ce pauvre gars qui se prenait un coup pour le messie, un coup pour un purificateur, guidé par les forces obscures... Après le rire, je frissonnais. Finalement, j'avais la chance d'avoir les pieds sur terre et de connaître qui j'étais et où j'en étais –enfin, à peu près, oui, je savais que j'étais dans une impasse, mais bon. Rien, comparé à ce garçon à la foi complètement mégalo et hypersensible.

Incroyable, ce besoin de se sentir supérieur pour se rassurer ; cette nécessité de sans cesse rappeler sa supériorité auto-proclamée en même temps que son innocence. J'avais eu affaire à bien des tordus et des manipulateurs, mais ce discours, on ne me l'avait jamais tenu ! Cela dit, songeai-je à la décharge du narrateur, l'avantage d'un journal, c'est qu'il pouvait ainsi exposer ses pensées les plus inavouables.

Cet étrange dialogue avec le lecteur me rapprochait de l'auteur qui avait tout de même réussi à conserver ses distances, ce qui me semblait comme un défi qu'il me lancerait. Il semblait me dire : «Viens, je vais t'emmener sur la route de réflexions que tu n'auras jamais soupçonnées»

Un doute m'effleura l'esprit : le bonhomme n'était-il pas assez fou pour s'exprimer ainsi dans la réalité ? Après tout, ce n'était pas

pour rien qu'il m'écrivait depuis une chambre aux murs blancs : se trouvait-il dans un hôpital, soigné pour ses problèmes cardiaques, ou une maison de repos pour les fous, ou peut-être même un établissement pour jeune délinquant ? L'auteur de ces lignes était-il majeur lorsqu'il les avait tracées ?

Autant de questions qui piquaient ma curiosité. J'avais vraiment envie de voir où tout cela allait nous mener. Et j'allais sans doute en savoir plus en continuant ma lecture.

J'avançai la lampe de chevet vers moi, défit mes chaussures et calai mon dos contre l'oreiller. En passant ma main dessous, je découvris un de ces sachets en tissu cousu main. En le faisant rouler, je sentis crisser le gros sel entre mes doigts et une odeur de lavande se mélangea à celle de l'iode. Je humai la pochette aux vertus bienfaisantes, le mariage des deux senteurs procura immédiatement en moi un bien-être et je me promis de remercier la propriétaire des lieux pour cette délicate attention dès que je le pourrai.

Ainsi semi-allongé sur le lit, encore habillé, mais détendu, le cahier ouvert sur mes jambes, j'étais prêt pour continuer l'aventure...

* * *

Je reviens à moi. Reprendre mon souffle, lui faire retrouver un rythme régulier.

Ni l'oreiller calé derrière mon dos ni mes tortillements douloureux ne parviennent à désengourdir mon séant, confiné sur le lit la majeure partie de la journée. Je passe une main distraite sur mes joues et mon menton, rasés de frais. Il y a tout ce qu'il faut ici. La salle de bains n'est pas très grande, mais fonctionnelle.

Autour du lit, une armoire contient quelques affaires. Des livres appartenant à l'hospice et deux survêtements neufs, quelques tee-shirts et sous-vêtements, une paire de chaussures de sport. Je ne sais pas d'où cela vient. Je ne possédais pas grand-chose chez ma mère.

Qu'il ne m'en reste rien me sied tout à fait, s'éloigne alors de moi le souvenir de la séquestration.

Pour l'instant, je porte les pyjamas et les chaussons de l'hospice. Une tablette roulante sert pour les repas, comme dans les hôpitaux. Une table de chevet recèle quelques médicaments dans le premier tiroir, et rien de plus. Pas de journaux ni de télévision. Le goutte-à-goutte qui me nourrissait à mon arrivée a été relégué au fond de la pièce.

Je connais par cœur tout ce qui compose mon environnement. La porte de la chambre donne sur un couloir, qui mène à la bibliothèque. Se trouvent au-delà une limite qu'on m'a recommandé de ne pas franchir, un autre couloir et d'autres chambres. Cela ne m'intéresse pas. On s'occupe bien de moi ici, je me sens en sécurité.

Les policiers sont venus me voir de nombreuses fois mais ils ont fini par comprendre qu'ils devaient chercher le coupable ailleurs.

Tout cela me laisse comme un sentiment d'échec, des regrets.

Souvent, j'abandonne mon esprit à l'évasion, entre deux plateaux-repas, entre deux visites de médecins, les principales distractions de la journée.

Je m'imagine échoué sur une plage, enivré par les embruns salés. Et soudain le vent souffle, soulève le sable qui s'engouffre dans ma bouche, s'infiltré dans mes poumons et une mouette pique droit vers moi et me transperce le cœur avec son bec. Je ne peux plus respirer, j'étouffe, au secours !

Je retombe. Épave... Entre «Les murs blancs²». La lecture me tient compagnie.

Dans cette chambre, je ne savoure plus la solitude.

Non, pour être plus précis, je ne l'ai jamais affectivée, juste tolérée comme un colocataire envahissant.

Depuis que je me trouve à l'hospice, j'ai découvert que l'on peut apprécier la présence des autres, même subie.

2 - Les murs blancs : un roman de Dominique Lebel

Ballet de visites à heures régulières, consultations, médicaments, et quand maîtres de cérémonie se retirent comme les vagues de l'océan, ils me laissent avec ce limon d'amertume, cette vapeur éthérée, échoué avec mes regrets.

Le bruit du chariot dans le couloir... Des voix. Espoir. Ils se rapprochent.

Tintement des verres qui s'entrechoquent, rires ; des arômes de cuisine se mélangent à ce qui compose la touffeur habituelle : un zeste de chlore, un bouquet de désinfectant, en suspension dans l'effluve du linge blanchi et repassé. Je parierais qu'il s'agit d'un bœuf bourguignon.

Après le repas, ils reviennent.

L'odeur du sang disparaîtra, absorbée par la douceur de la ouate.

Puis, vient la sieste.

Une envie, parfois, de passer ma main sous le drap et de jouer avec Guillaume, entre mes jambes... Oui, je le nomme ainsi, en hommage à Guillaume le Conquérant.

Fier et vaillant à présent que plus personne ne cherche à le décapiter.

Éliminée, l'ennemie. Grâce à qui ? Le saura-t-on un jour ?

Ce n'est pas moi et pourtant, je m'étais juré de trucider ma mère, j'avais tant rêvé qu'un jour je l'attacherai sur une chaise (chacun son tour) et que je lui arracherai tous les poils et les cheveux avec les dents et qu'ensuite, je la découperais finement au rasoir, petit à petit, mais pas crever les yeux, pas tout de suite, les garder pour la fin, pour qu'elle puisse bien voir ce qu'il se passe. J'aurais cogné aussi, cogné de toutes mes forces jusqu'à ce que son corps explose comme une pustule, comme une baudruche qui cracherait son pus, son venin dans un remugle immonde.

Le meurtrier m'a privé de ma vengeance, il m'a laissé seul avec ma culpabilité d'avoir voulu la tuer et avec un manque de je ne sais trop quoi encore.

Ce meurtre que je n'ai pu commettre me pèse. Chaque jour, à chaque instant il creuse un vide en moi.

Vous devez trouver cela étrange. Mais croyez-moi, je suis pur et innocent.

L'inspecteur a espacé ses visites, mais le psychiatre, lui, me visite avec la constance d'un boomerang.

C'est un psy très célèbre. Il paraît qu'il a déjà écrit un livre qui s'est vendu à plus d'exemplaires que «Oui-Oui à l'école» et les œuvres de Victor Hugo réunies, mais je pense qu'il exagère un peu. En tous cas, il se prépare à publier une suite, dans laquelle il va m'exposer, car il estime que je suis un cas très intéressant. J'espère qu'il sera à la hauteur.

Pour l'instant, il a besoin de vérifier sans cesse ce que je lui raconte. Il a un esprit un peu lent et pour qu'il assimile, je dois dire encore et toujours les mêmes choses, lui parler, de moi, de ma mère, de l'école, de la fin des études, de comment j'occupais mes journées et bien d'autres détails que je trouve insipides et sans intérêt. Mais tout le monde ne peut pas être un génie et apparemment ma mission, bien que de la plus haute importance, ne l'inspire pas tant que cela.

Pourtant je lui explique que je dois sortir le plus tôt possible, enfin mener à bien ce à quoi les forces obscures m'ont voué, à présent que plus personne n'est là pour m'arrêter. Mais il se racle la gorge en avançant la main devant sa bouche, ce qui lui donne l'air idiot et renchérit avec un entêtement qui confine à la débilité «nous verrons cela plus tard. Parlez-moi de votre mère».

En voilà un qui n'a pas besoin qu'on lui apprenne comment perdre son temps... Un tel manque de discernement me laisse pantois

et son acharnement à se nourrir de faits communs ne règle pas mon principal souci.

Bien plus que de fournir de la matière au professeur Creutz afin qu'il puisse s'offrir la villa dont rêve sa jeune épouse, pour qu'il satisfasse cette volonté de raconter *ma* vie entre voisins riches et célèbres, pour oublier que la leur, d'existence, est totalement inutile, ce qui me préoccupe bien plus, croyez-moi, ce sont les bonds de mon cœur dans ma poitrine. Les extrasystoles.

Elles m'invalident, sont mon talon d'Achille.

Cela devient pénible.

Parfois, j'ai envie de m'arracher le cœur et de le tenir face à moi, comme Hamlet et le crâne de Yorik.

Je visualise : je l'extirpe, je l'empoigne, je l'engueule, l'organe récalcitrant. Allongé sur mon lit blanc, mais rien n'y fait.

Lorsque cela se déclenche, c'est comme un poignard qui me perce à chaque battement absent, mon souffle se fait alors incontrôlable.

Mais apparemment, le cardiologue est bien plus difficile à attirer que ce profiteuse de Creutz.

J'étouffe.

Je suis un génie, je suis innocent, j'ai une mission à mener à bien ! Je ne demande qu'une chose, moi, respirer !

Et que mon cœur batte normalement, au lieu qu'il me châtie ! Et pour quel crime ? Celui que je n'ai pas pu commettre ? Est-ce donc punissable à ce point de ne pas oser réaliser ce qui me tenait à cœur depuis si longtemps ?

Si c'est bien le cas, Richard me le fait sentir. Encore et encore, il m'attaque, me taillade les côtes.

Qui est Richard ?

Ah oui ! Je ne vous l'ai pas dit. J'ai nommé ainsi mon cœur. Bien trouvé n'est-ce pas ? Au début, je songeais à l'appeler

Rodrigue, car il a un contentieux avec la vengeance, et j'aurais pu l'interroger chaque matin : «Rodrigue, as-tu du cœur ?» Mais j'ai opté pour Richard : comme Richard Cœur de Lion, le roi.

Richard m'en veut.

Allongé sur mon lit entre ces murs blancs, je me débats contre la démesure des extrasystoles, jusqu'à l'éccœurement.

* * *

Je relevai la tête avant de tourner la page pour un nouveau chapitre. Je posai le cahier et me dirigeai vers le lavabo pour me faire couler un verre d'eau, que je bus lentement en me regardant dans les yeux, face au miroir. J'avais toujours eu du mal à m'adresser à mon image. Et voilà que je décryptais les pensées d'un énergumène qui parlait à son sexe et à son cœur et leur avait même donné des prénoms. Il fallait le faire, quand même ! Je ne pus m'empêcher de sourire. Le «toc» du verre sur la faïence me fit sursauter, je regardai dans le miroir par-dessus mon épaule. Mais non j'étais bien seul. Voyons. Je n'allais pas me mettre à paniquer parce que je lisais les confidences d'un mythomane mégalomane qui avait rêvé de torturer sa mère mais se proclamait innocent alors qu'on l'avait retrouvé auprès de son cadavre.

Mais quelle histoire ! J'appuyais mes paumes sur le rebord froid et dur du lavabo et esquissai une grimace pour découvrir mes dents. Propres, bien sûr, je n'avais rien mangé. Et je n'avais pas faim.

Un doute me tenaillait : celui qui avait écrit avait-il conscience de ses névroses et en jouait-il, ou était-il sincère ?

Je retournai sur le lit où je repris ma position détendue, le dos calé contre l'oreiller. Humai le sachet de sel de lavande. Caressai la page couverte de phrases du cahier, de la paume.

Évidemment, un journal intime sert toujours d'exutoire. J'interprétais les extrasystoles du narrateur comme une